

Nouvelles pratiques sociales



Jean-Pierre Deslauriers, *Recherche qualitative. Guide pratique*,
Montreal, McGraw-Hill, 1991, 142 p.

Andrée Fortin

Volume 5, numéro 2, automne 1992

Relations interethniques et pratiques sociales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301190ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301190ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, A. (1992). Compte rendu de [Jean-Pierre Deslauriers, *Recherche qualitative. Guide pratique*, Montreal, McGraw-Hill, 1991, 142 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 5(2), 215–217. <https://doi.org/10.7202/301190ar>



Recherche qualitative.

Guide pratique

Jean-Pierre DESLAURIERS

Montréal, McGraw-Hill, 1991, 142 p.

Le petit livre (142 pages) sur la recherche qualitative de Jean-Pierre Deslauriers ne se contente pas de combler – et très bien – un vide dans la littérature sociologique de langue française ; il trouve une place originale.

Les points forts de cet ouvrage sont nombreux. Le premier et non le moindre, est sa concision : on ne se perd pas en détails ; l'auteur va directement à l'essentiel. Comme ce manuel est rédigé par une seule personne il jouit d'une cohérence théorique et épistémologique qui fait défaut à plusieurs, sinon à la plupart, des ouvrages collectifs. En plus des rubriques habituelles d'un traité de méthodologie, il comprend une section sur l'utilisation de l'ordinateur dans l'analyse et le codage des entrevues, à l'aide non pas d'un logiciel sophistiqué, mais d'un traitement de texte des plus usuels (*Microsoft Word* ou *Word Perfect*, par exemples).

Plus fondamentalement, je souligne l'ouverture de la démarche préconisée, et l'insistance de Deslauriers sur la circularité du processus de recherche. Tout en effet n'est pas si simple, ni surtout si linéaire que ne le laissent entendre les cours d'introduction à la méthodologie et certains manuels. La recherche qualitative – et en général toute recherche en sciences sociales, à des degrés divers – se réalise à travers des aller et retour entre observations, analyses et recours aux recherches antérieures. Il faut voir dans ce processus non pas une faiblesse, mais une richesse de ce type de recherche où l'analyse en cours oriente les nouvelles observations, où la problématique s'enrichit, se complexifie, se nuance au fur et à mesure.

Autre point fort de l'ouvrage, son insistance sur l'écriture, à tous les stades de la recherche. Le chapitre sur le rapport de recherche préconise : Écrire, écrire et écrire. Il ne faut pas attendre d'en arriver à l'étape finale pour rédiger des notes théoriques, méthodologiques ou d'observation qui se révéleront précieuses dans la mise en forme du rapport. Comme le précise Deslauriers, décrire c'est choisir ; donc, déjà, c'est analyser : classer le matériel, c'est l'analyser.

Ceci dit, cet ouvrage comporte certaines lacunes qui, on ne s'en surprendra pas, sont le revers de ses points forts. La première, liée à la bièveté de l'ouvrage, est l'absence relative d'exemples, à l'exception des considérations déjà mentionnées sur l'utilisation des ressources trop souvent inexploitées des traitements

de texte. En outre, le livre comprend peu de trucs pratiques (quelques-uns aux pages 65-66 et 71) malgré son sous-titre de *guide pratique*. Contrairement aux attentes des étudiantes et étudiants, un manuel de méthodologie n'est pas un livre de recettes, d'autant plus que le processus de recherche est ouvert. Cependant, les apprentis chercheurs ont souvent besoin de s'appuyer sur des exemples pour que les concepts s'incarnent dans leur esprit. Ainsi, ils butent souvent sur la formulation de leur question de recherche et le chapitre qui en traite est particulièrement avare d'exemples. Toujours en liaison avec la longueur de l'ouvrage, on peut regretter que certaines discussions soient rapides, comme celle sur le savoir savant versus le savoir populaire, mais surtout celle sur l'intériorité versus l'extériorité du chercheur vis-à-vis son objet de recherche, question qui peut se révéler cruciale, pierre d'achoppement de plusieurs entreprises de recherche, de mémoires et de thèses en particulier.

La grande ouverture de la démarche de Deslauriers risque aussi d'angoisser le chercheur débutant, quand on sait que cela effraie même les plus chevronnés. Les apprentis cherchent des réponses claires : oui ou non ? Doit-on lire avant ou après le terrain ? Combien d'entrevues ? (La « réponse » à cette question n'apparaît pas dans la section sur l'échantillon, mais dans celle sur la saturation ; c'est logique, sauf pour ceux qui ignorent au départ ce qu'est la saturation.) Les réponses toutes en nuances de Deslauriers, qui correspondent en tous points à mon expérience de chercheuse, laissent cependant perplexe la professeure de méthodologie que je suis également : ce livre, même s'il se dit manuel pour débutants, m'apparaît plutôt comme ouvrage de *niveau 2*, pour parler comme les pédagogues.

Aussi en recommanderais-je fortement la lecture et la mise en application aux thésards ou à ceux et celles qui tentent de survivre dans la jungle de la recherche à la pige, mais pas à ceux qui en sont à leurs premières armes. En effet, la discussion avec le quantitatif, sur la flexibilité, la validité et la fiabilité, le statut des hypothèses et la revue de la littérature supposent ces notions connues, ainsi que le traitement qui en est généralement fait dans les recherches de type quantitatif.

À un autre plan, je regrette que le lien entre cette méthode qualitative et la théorie n'ait pas été davantage développé ; était-ce voulu ou est-ce un autre effet du choix délibéré de faire court ? En effet, la question de la méthode est une fausse question, derrière laquelle se cachent des options théoriques, différents types de regard sur la société. Et si l'ouvrage s'intitule *recherche qualitative*, ce n'est pas toute la recherche qualitative qui se pratique selon le modèle que Deslauriers déploie. Celui-ci affirme rapidement que la méthode qualitative, telle qu'il la préconise, est appropriée à l'étude des phénomènes complexes, auto-organiseurs et de la mésostructure, et qu'à cet égard, ce n'est pas un hasard si l'on s'y intéresse aujourd'hui : cet intérêt serait lié à des préoccupations théoriques, qui elles-mêmes sont liées à des transformations sociales. Pour cerner ces changements, il importe de confronter les discours et les pratiques. En fait,

Deslauriers est assez proche de la *grounded theory* de Glaser et Strauss (1967), même s'il parle de « naturalisme », ce qui pour lui fait référence à une vision holiste. Ce naturalisme me semble très près de ce que plusieurs nomment ethnographie ; s'agit-il de la même chose ? Ici, la concision de l'auteur le dessert. Il est dommage que Deslauriers ne se situe que par rapport à la sociologie anglo-saxonne. En effet, au Québec, il existe une tradition de recherche qualitative qui passe par Léon Gérin, Everett Hugues, Jean-Charles Falardeau, Marcel Rioux, Marcel Sévigny, Fernand Dumont, Colette Moreux, pour ne nommer que nos pères et mère, tradition dont plusieurs jeunes chercheurs se réclament (par exemple Dufour *et al.*, 1991). Ce courant, au Québec, a toujours été plus important (en quantité et en qualité) que la recherche quantitative – on n'a qu'à relire nos classiques pour s'en convaincre – et s'est développé en étroite interaction avec l'anthropologie. Deslauriers me semble aller dans le même sens que cette tradition québécoise, bien qu'il n'y fasse pas référence. Comme très peu d'ouvrages méthodologiques sont issus de cette tradition, ce petit ouvrage intéressera sociologues et anthropologues qui y trouveront une synthèse en français sur la recherche qualitative qui n'existait pas auparavant.

Bibliographie

- GLASER, B.G. et A. STRAUSS (1967). *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research*, Chicago, Aldine.
- DUFOUR, Stéphane, FORTIN, Dominic et Jacques HAMEL (1991). *L'enquête de terrain en sciences sociales. L'approche monographique et les méthodes qualitatives*, Montréal, Saint-Martin.

ANDRÉE FORTIN
Département de sociologie
Université Laval